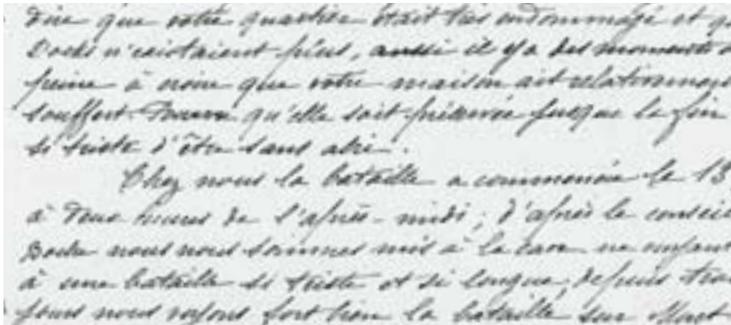


La lettre du Chemin des Dames

Bulletin d'information édité par le Conseil général de l'Aisne / Été 2009

16



Document

Hurtebise,
septembre 1914

La Caverne du Dragon 1919/1969/1999/2009

La scénographie et le bâtiment muséographique de la Caverne du Dragon ont été inaugurés il y a dix ans, le 5 juillet 1999. A l'occasion de cet anniversaire, *La Lettre du Chemin des Dames* revient sur l'histoire contemporaine de la carrière souterraine autrefois rattachée à la ferme de la Creute.

Lieu de cantonnement et de combats pendant la Grande Guerre, elle devient un espace de mémoire du conflit à partir de 1919. Pendant les années de la reconstruction, c'est un artisan récupérateur de métaux, Alphonse Hanras, qui, saisissant l'opportunité de l'essor d'un tourisme de mémoire, la fait visiter aux pèlerins et anciens combattants. La Caverne du Dragon participe ainsi du redémarrage de l'activité humaine sur le Chemin des Dames. Après 1945, les visites de la grotte se poursuivent. On y met en scène un récit des combats, construit dans l'entre-deux-guerres, qui impressionne le public et marque durablement plusieurs générations d'habitants de la région. De 1969 à 1999 se développe, sous l'égide du Souvenir Français, une première offre muséographique.

1919, 1969, 1999, 2009 : quelques étapes dans l'histoire de la Drachenhöhle, comme l'ont baptisée les soldats allemands.

La Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames extérieur nuit.
Au premier plan, trois des sculptures de la Constellation de la douleur
de Christian Lapie. Juin 2009. © Damien Becquart/CG02.

Le Chemin des Dames territoire pédagogique

* Marie-Christine Bonneau-Darmagnac, est professeur d'histoire-géographie au collège de Vouneuil/Vienne ; Frédéric Durdon, professeur d'histoire-géographie au lycée David d'Angers à Angers ; Pierrick Hervé, professeur d'histoire en classes préparatoires littéraires au lycée Camille Guérin Poitiers.

Dans La Grande Guerre, Marie-Christine Bonneau-Darmagnac, Frédéric Durdon et Pierrick Hervé* proposent, pour les classes de 1^{re}, un ensemble documentaire qui permet d'aborder le conflit à partir du champ de bataille du Chemin des Dames. Questions sur ce choix aux auteurs de l'ouvrage.

Quelles raisons peuvent expliquer que certains des champs de bataille de la Grande Guerre comme le Chemin des Dames aient occupé si peu de place dans les manuels scolaires ?

Les champs de bataille de la Grande Guerre sont tout d'abord très nombreux. Le temps proposé pour l'étude de l'événement en 3^e et en 1^{re} est extrêmement court. Des choix s'imposent, commandés par les objectifs des programmes scolaires. Cependant les choix ne sont pas anodins.

Le poids exercé par des champs de bataille emblématiques d'une guerre conçue comme défensive (répondre à une agression) et investis d'un pouvoir évocateur plus fort sur des populations intégrées par le système de rotation des régiments occulte les autres sites. Verdun tient alors une place prépondérante.

Quand l'échelle mondiale du conflit devient la priorité à enseigner elle accapare le regard. Ainsi la Somme, ou d'autres points des fronts (Méditerranée, front oriental...) occupent de façon récente une place importante dans les manuels scolaires. A l'approche militaire puis sociale de l'étude du conflit succède une démarche centrée sur la culture de guerre dominante dans certains manuels.

Des spécificités peuvent expliquer la faible place accordée au Chemin des Dames. Ce lieu associe l'offensive meurtrière décidée par les alliés de l'entente et son échec au printemps et à l'été 1917 marqués par des mutineries longtemps absentes des écrits pédagogiques, notamment dans leur portée civique qu'aucun manuel ne met en évidence. Ces faits en ont rendu la

mise en mémoire plus difficile qu'en d'autres lieux et la diffusion de cette histoire à l'échelle scolaire a longtemps été occultée.

Pourquoi avoir choisi le Chemin des Dames comme terrain d'étude pour les élèves de lycée ?

Comme cela est largement expliqué dans l'ouvrage, les objectifs et enjeux pédagogiques conduisent à valoriser l'étude de cas. Choisir un fait, un lieu, des acteurs qui puissent permettre d'atteindre l'ensemble des objectifs fixés par les programmes scolaires. Le Chemin des Dames cristallise les attitudes tranchées dans un sens ou l'autre. Il nous a paru important de donner du lieu et de l'ensemble des faits un autre regard pour désacraliser ou resacraliser un lieu oublié ou méconnu et surtout un lieu investi d'une très forte capacité de désunion nationale...

Les querelles scientifiques permettent aussi de confronter l'enseignant et l'élève à de nouvelles sources et donc d'en proposer une nouvelle lecture. Les banques de données collectées donnent accès à une matière passionnante et fondatrice de savoirs.

La collection "Trait d'union" a l'ambition de faire le lien entre le savoir scientifique universitaire et les pratiques pédagogiques. Le choix du Chemin des Dames est le résultat de ce positionnement ?

Pour les raisons évoquées précédemment, le Chemin des Dames trouve aisément sa place dans l'objectif fixé par la collection. Il permet d'aborder l'ensemble des thèmes d'enseignement et d'évoquer les grandes thématiques scientifiques qui nourrissent le riche débat

1914. Le plateau de la mort, un rescapé de l'attaque du 21 septembre. Pierre-Alfred Nougarede, carnet Hurtebise - Plateau de Californie. Collection musée de la Résistance et de la Déportation de Montauban.



historiographique. Il semble plus adapté au lycée qu'au collège. La culture historique doit y être nécessairement plus grande et permet de s'appuyer sur des connaissances ouvrant la porte à la focalisation sur un lieu ou un moment précis.

En quoi ce territoire du front, généralement présenté à travers le seul prisme de l'offensive d'avril 1917 est-il pertinent pour aborder avec des lycéens la Grande Guerre dans son ensemble ?

L'originalité à tout prix n'aurait aucun sens, le Chemin des Dames permet donc d'aborder à lui seul des thématiques qu'un regard moins détaillé mais nécessaire sur d'autres fronts complète, affine. Les concepts, les notions comme la brutalisation, le consentement, la valeur civique de la mutinerie... se lisent au Chemin des Dames. Seule la mondialisation est moins visible. Elle apparaît par la présence de soldats coloniaux, de soldats russes et la demande de contre-offensive faite aux Britanniques et aux armées du Commonwealth.

Les présentations de manuel polarisent sur les offensives, les batailles (Verdun comme la Somme c'est 1916). Ici nous avons voulu prendre le chemin dans la continuité du temps de guerre et de l'après-guerre pour mieux saisir la complexité du lieu, de l'événement et son insertion dans l'ensemble du conflit. E. Lesca est présent dans les tranchées du Chemin des Dames dès septembre 1914, des hommes y meurent en 1918.

"L'Histoire est une science de plein air", a coutume de répéter l'historien Nicolas Offenstadt. Sur le Chemin des Dames, la topographie rend presque immédiatement intelligible au visiteur la difficulté de l'offensive et son caractère meurtrier. On y est également, instantanément, frappé par l'opposition absolue entre le paysage actuel, apaisé, et le paysage de la guerre, sa violence telle qu'elle est décrite dans les témoignages. Ne devrait-on pas davantage transporter les élèves sur le théâtre du conflit ?

Emmener des élèves sur un champ de bataille notamment celui du Chemin des Dames est important pour comprendre et reconstituer un événement et s'approcher de l'objet Grande Guerre. Mais Annette Wiewiorka rappelle la nécessité de préparer ces visites pour donner sens. Cela est d'autant plus vrai pour la lecture du paysage devenu paysage mémoriel mais qui se transforme et dans lequel les traces du conflit sont parfois absentes, nécessitant une reconstruction pour que l'élève

comprenne. Le lieu ne se suffit pas si l'enseignant, le conservateur, ne sont pas là pour mettre en perspective la chose vue.

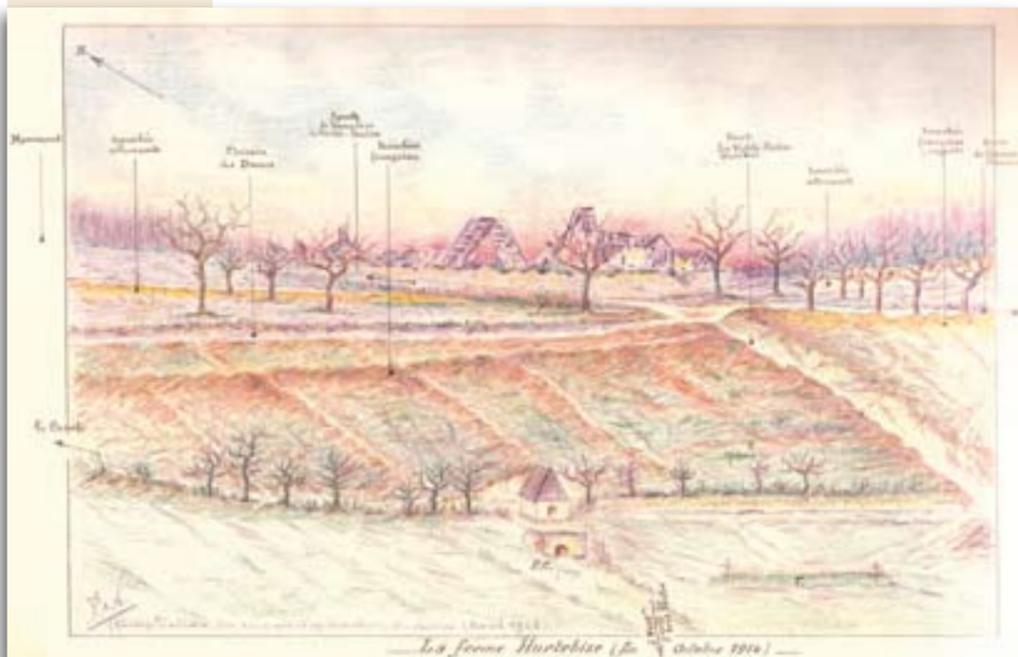
Vous montrez que collégiens et lycéens d'aujourd'hui sont au contact du fait "Grande Guerre" via leur histoire familiale, à la deuxième, troisième et quatrième génération mais également à travers la production médiatique. Il en découle, selon vous, "une attente de discours, d'explications". Cette attente est-elle la même aujourd'hui qu'il y a dix, vingt ans ?

Les difficultés rencontrées par les enseignants portent sur le décalage parfois important entre la chose enseignée et la chose attendue par les élèves. La médiatisation récente du fait Grande Guerre se réalise à travers des productions qui parfois fragilisent le discours de l'enseignant. Les films soumis à des contraintes de réalisation portant sur les mutineries, les fraternisations en sont de bons exemples dans la mesure où ils renvoient à l'expérience individuelle patinée de pathos quand le discours explicatif doit mettre en perspective, être distancié et transmettre des acquis scientifiquement discutés, démontrés. Le discours vient donc souvent après le produit médiatique, diffuseur d'un savoir malgré lui puisque ce n'est pas son objectif premier. Cependant l'enseignant n'est pas en lutte contre cette médiatisation. Tout en répondant à des objectifs pédagogiques et scientifiques il doit aussi être capable de montrer combien la production fictionnelle est lacunaire, engagée, discutable.

Le décalage générationnel se ressent vraiment en classe car il rend parfois incompréhensible aux élèves les conditions de vie des soldats au front comme à l'arrière ce qui renvoie leurs interrogations au domaine du sensible.

Recueilli par Damien BECQUART
(questions et réponses écrites)

[BONNEAU-DARMAGNAC (Marie-Christine), DURDON (Frédéric), HERVÉ (Pierrick), La Grande Guerre, Poitiers, CRDP Poitou-Charentes, sous la direction de Pierrick HERVÉ. Coll. "Trait d'Union", 2008. Ouvrage présenté en page 18.]



La guerre dès 14 sur le Chemin des Dames. Dessin du capitaine Pierre-Alfred Nougarede, extrait du carnet Hurtebise - Plateau de Craonne. Le croquis original portait la mention : "Ce qui reste de la ferme d'Hurtebise ! Vue prise à la jumelle de la grotte de bois Foulon, grotte à 1 800m au Sud-O." Collection musée de la Résistance et de la Déportation de Montauban.



Une présentation de pièces dans la carrière à l'époque du Souvenir Français. DR. Dans, La Caverne du Dragon sous le Chemin des Dames par Gérard de Franqueville.

Du site historique au musée du Chemin des Dames

De 1919 à 2009, la Caverne du Dragon s'est imposée comme un lieu de mémoire essentiel sur le Chemin des Dames. Penser l'articulation entre ce site historique et un musée du Chemin des Dames est complexe et constitue l'enjeu des réflexions actuelles.

1 - Voir l'article qui lui est consacré pages 10 et 11.

2 - L'interprétation a d'abord été conçue et mise en œuvre aux Etats-Unis et au Canada.

3 - C'est la formulation retenue qui apparaît dans les notes échangées entre le maître d'œuvre du projet et le maître d'ouvrage.

4 - article publié en italien dans les Actes du colloque de Schio, tenu en octobre 2002, intitulé "En parcourant les lieux de la mémoire... La tutelle du patrimoine historique de la Grande Guerre et la loi du 7 mars 2001, n°78." Ces actes sont disponibles sur Internet, à l'adresse suivante : <http://www.4novembre.it/pdf/atticonvegno.pdf>.

5 - Vingt bataillons de Tirailleurs, soit un peu plus de 15 000 hommes, sont rassemblés en première ligne à la veille de l'offensive du 16 avril 1917, autour de Vauxaillon-Laffaux et de Paissy-Hurtebise. 1 100 d'entre eux, victimes de pneumonies ou souffrant d'engelures à cause du froid, doivent être évacués avant même le 16 avril. Et dès le premier jour de la bataille, au moins 1 400 Tirailleurs sénégalais meurent dans les combats pour la conquête du Mont des Singes, pour la prise des fermes de Moisy et d'Hurtebise ou sur les pentes d'Ailles.

Un lieu historique : la Caverne du Dragon - La carrière, investie par les Français dès septembre 1914, puis par les Allemands en janvier 1915, est occupée jusqu'en octobre 1918. Quelques traces de la guerre subsistent : un bassin, des lieux de stockage, des clous fichés dans les parois, des éléments des circuits électrique et téléphonique, du mobilier métallique (restes de châlits et fil barbelé), des inscriptions allemandes. On connaît en outre deux sculptures et de nombreux graffitis, difficiles à dater.

A l'issue du conflit, la Caverne du Dragon devient lieu de visite. En 1920, le Guide Michelin des Champs de bataille indique : "(...) on aperçoit les rails d'une voie de 60 qui traversent la route ; suivre, à droite, sur 200 mètres, cette voie (...) : elle mène à la Caverne du Dragon. (...) Ayant parcouru 150 à 200 mètres dans la galerie principale (...), où l'on pourrait s'égarer en s'aventurant trop loin, revenir à l'entrée." On peut supposer que nombre d'objets de la guerre abandonnés dans la Caverne sont récupérés par la société de la reconstruction qui manque de tout.

A cette période, le mythe se construit. Alphonse Hanras, le premier guide, raconte ainsi qu'une "piscine" est aménagée à côté du puits ou encore qu'un endroit effondré de la Caverne correspond à une bouche d'aération. Auguste Rogez (1911 - 1992), qui accompagnait Hanras dans ses visites, devient à son tour guide. Une lampe à la main, il plonge dans le noir les visiteurs impressionnés en évoquant des combats au corps-à-corps. L'existence de tels combats dans la carrière n'est à ce jour pas attestée. Il reprend le mythe de la piscine et parle des "totos" (poux) qui flottent à la surface du bassin près du puits, seule source d'eau sur le plateau.

1969 - 2009 - Dans les années 1960, la Caverne du Dragon est prise en charge par l'association le Souvenir Français qui souhaite créer un musée de site. Pour constituer une collection, des appels aux dons sont lancés en février 1969 sur RTL : objets, documents et armes affluent, très succinctement inventoriés.

Dans la carrière, est agencé un musée de type militaire où sont présentés armes, drapeaux, uniformes des combattants. Mais la température ambiante de 12°C et le taux d'humidité proche de 100 % provoquent des dégradations des collections qui sont aussi mal protégées contre le vol.

Le Conseil général de l'Aisne prend en charge le site en 1995. Il n'est plus question de faire un musée

souterrain présentant des pièces de valeur dans un site inadapté à leur conservation. Dans la réflexion menée avec le Comité d'expansion de l'Aisne, la Caverne du Dragon est seulement envisagée comme un élément de l'ensemble Chemin des Dames : le premier projet d'aménagement concerne un réseau de sites.

Mais l'époque est aussi à la création des centres d'interprétation où l'accent est mis sur la compréhension à l'aide de dispositifs pédagogiques simples. Un espace muséal départemental y est alors projeté. Il portera le nom "d'espace muséographique", pour éviter la focalisation sur un seul site du Chemin des Dames et ne comportera ni salles d'exposition permanente, ni espace d'expositions temporaires. La valorisation du site historique passe par la création d'un "centre d'interprétation de la Grande Guerre en milieu rural", non par un musée.

Les choix faits pour ce projet méritent qu'on s'y arrête. Le long bâtiment de béton et de verre conçu par l'architecte franco-iranienne Nasrine Seraji tire parti de la situation de promontoire du Chemin des Dames qui permet une vision panoramique et trois niveaux de lecture : le paysage actuel paisible et les paysages d'avant et pendant la guerre. Si les images d'archives présentées sur des bornes multimédia à l'entrée du musée ont été supprimées en 2005 pour accueillir les expositions temporaires, l'impression demeure : au lieu d'un champ de bataille, on voit des paysages verdoyants et sereins.

Dans la Caverne, la préférence est allée à une scénographie contemporaine qui refuse la reconstitution. Joëlle Beurier, historienne, le relève : "pour valoriser ce site exceptionnel, le choix a été celui d'une visite-promenade, avec une scénographie très artistique : jeux de lumière sur les parois pour illuminer le parcours, quelques reconstitutions, non de la guerre, mais d'éléments symboliques, quasi oniriques, de la guerre."

L'agence ABCD et la scénographe Lef Kazuka proposent des espaces de réflexion et d'hommage qui n'apportent aucun savoir, à l'exception des panneaux explicatifs. Des dispositifs davantage attendus dans un mémorial que dans un espace muséographique, preuve supplémentaire que le site souterrain de la Caverne du Dragon n'est plus appréhendé comme un musée. Le guide constitue alors le médium essentiel dans l'acquisition de savoirs sur la Grande Guerre au Chemin des Dames.

L'installation intitulée "les flambeaux de la mémoire",

composée de flammes qui émergent d'un sol lumineux, suscite une méditation sur le drame humain que génère la guerre. Le guide prend appui sur cette œuvre pour délivrer les données factuelles du nombre connu des pertes au Chemin des Dames et dans la Grande Guerre.

L'espace appelé "le dortoir", constitué d'une série de toiles tendues à l'horizontale pour suggérer la densité d'occupation de l'espace souterrain (à l'origine, chacune des toiles devait recevoir une projection d'images de soldats endormis ou occupés à écrire, la vision actuelle est donc tronquée), permet d'évoquer le nombre maximal de soldats qu'a pu contenir la carrière et la discipline qui s'imposait à chacun dans un espace souterrain et confiné. Grâce à la médiation du guide, la scénographie devient support des connaissances et non plus habillage sans contenu.

En 2008, la Caverne a vu sa scénographie complétée : un anneau lumineux dans la chapelle présente des visages de soldats de la Grande Guerre. Près d'une des sorties sud, une table projette l'image des bras de soldats atablés, occupés aux tâches qui comblent l'attente. Dans l'ancien musée du Souvenir Français, des photographies permettent d'évoquer la guerre industrielle, les chars, l'observation aérienne tandis qu'une carte donne la

mesure de l'offensive commandée par le général Nivelle en 1917.

A proximité du musée, le sculpteur Christian Lapie a répondu à une commande du Conseil général de l'Aisne à l'occasion du 90e anniversaire de l'offensive de 1917 par un ensemble de 9 sculptures intitulé "Constellation de la douleur", en hommage aux Tirailleurs sénégalais.

Le choix d'une scénographie contemporaine, abstraite, rappelle qu'il y a place dans ces lieux de la guerre pour toutes les approches et toutes les sensibilités.

Reste à créer les espaces, au-dessus du site de la Caverne, d'un véritable musée du Chemin des Dames et à définir le propos que doit porter ce musée à la veille du centenaire du déclenchement du premier conflit mondial. Le musée du Chemin des Dames a vocation à devenir, au-delà du site de la Caverne du Dragon proprement dit, un musée d'histoire de la Grande Guerre, ancré dans un territoire marqué par elle.

Anne BELLOUIN

Une vue sur le parcours de visite actuel.
© François-Xavier Dessirier/Conseil général de l'Aisne



La Caverne : repères

Fin du XVI^e siècle - courant du XIX^e siècle : une carrière de pierre calcaire, ou, localement, une "creute", exploitée pour le compte de l'abbaye de Vauclair.

XIX^e siècle : annexe de la ferme de la Creute bâtie à cet endroit.

1914-1918 : caserne souterraine, occupée par les soldats allemands et français.

1920-1960 : visites improvisées.

1969 : ouverture du musée du Souvenir Français.

1995 : fermeture du musée du Souvenir Français, signature d'un bail emphytéotique avec le Département.

1999 : ouverture de l'espace muséographique de la Caverne du Dragon.

2007 : changement de nom. L'espace muséographique devient "le musée du Chemin des Dames".

© Jeanine Chivot



1 Ferme de la Creute avant-guerre. Photo qu'Alphonse Hanras fait éditer en carte postale à la fin des années 1920.

© Jeanine Chivot



2 Fin des années 1920. Vestiges de l'ancienne ferme de la Creute. La première personne à droite de l'arbre est vraisemblablement Jeanne Hanras, l'épouse d'Alphonse Hanras.

© Coll. départementale Caverne du Dragon.



3 Années 1920. Une pancarte au bord du Chemin des Dames signale aux touristes et pèlerins l'intérêt du lieu.

© Jeanine Chivot



4 Intérieur de la Caverne dans l'entre-deux-guerres. A noter que la légende de la "piscine" que les Allemands auraient aménagée pour la toilette se construit dès l'immédiat après-guerre. L'eau étant rare, elle servait en réalité à éteindre la soif des soldats et pour les soins aux blessés.

5 Années 1930, les abords de la Caverne avec le panneau d'information, don de l'automobile club de France, les baraques et les deux obus de gros calibre qui marquent l'entrée du site. A noter l'exposition d'une mitrailleuse sur le toit de l'abri à gauche.

© Coll. départementale Caverne du Dragon.



6 Des anciens combattants à la Caverne du Dragon dont - 2^e en partant de la gauche - l'abbé Py. Aumônier du 152^e RI, il fut présenté par la presse comme l'homme dont l'intervention quasi providentielle aurait permis, le 25 juin 1917, la reddition des Allemands qui occupaient la carrière. Ce récit provoqua une vive controverse, il occultait le rôle du 334^e RI dans ce fait d'armes. Selon Guy Marival, la dernière venue de Jean Py à la Caverne du Dragon remonte à 1959.



© Jeanine Chivot

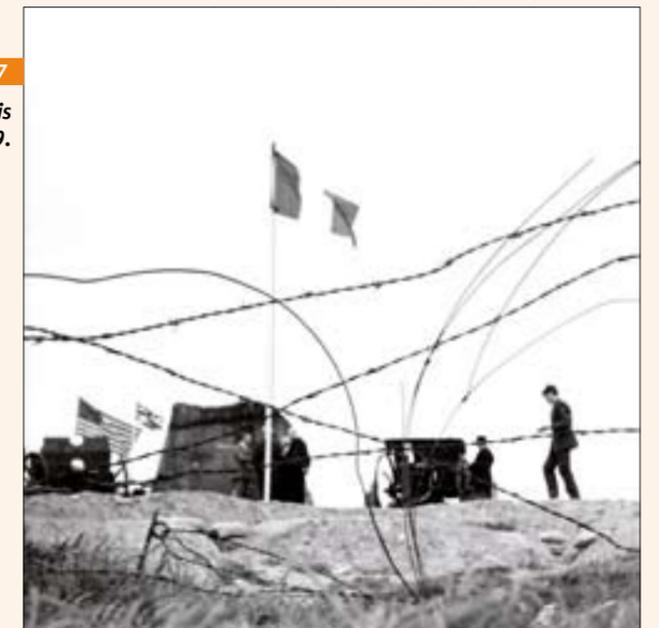
7

Le jour de l'inauguration du musée du Souvenir Français à la Caverne du Dragon, le 4 mai 1969.

© Archives départementales de l'Aisne.



8 Une vitrine. Aperçu de l'intérieur du musée du Souvenir Français.



© Archives départementales de l'Aisne.

9

Auguste Rogez (1911-1992) qui pendant des dizaines d'années, jusqu'en 1981, fit visiter la grotte. Ici avec la casquette de guide officiel du Souvenir Français.



© Jeanine Chivot

10 5 juillet 1999. L'équipe du musée en place le jour de l'inauguration du nouveau bâtiment et de la scénographie entourant le général Maurice Bourgeois, ancien poilu âgé de 102 ans, invité à la cérémonie inaugurale.

© Coll. départementale Caverne du Dragon.



© Coll. départementale Caverne du Dragon.

11

Vue aérienne du bâtiment.



En 1999, l'espace muséographique expose de grands portraits sur le Chemin des Dames. Ici au Mémorial à Cerny-en-Laonnois.

© FX Dessirier/Conseil général de l'Aisne



12



© Yves Fohlen

13 La présentation des objets de soldats et d'artisanat de tranchée.

14 Visite d'élèves du primaire en 2007.



© Damien Becquart/Conseil général de l'Aisne



15

Le saxophoniste Manu Dibango lors de l'inauguration de la "Constellation de la Douleur", le 22 septembre 2007. La série de sculptures, œuvre de Christian Lapie, rend hommage aux Tirailleurs africains.

Vous souhaitez faire un don ?

Depuis de nombreuses années, la Caverne du Dragon, musée du Chemin des Dames reçoit des propositions de dons qui viennent enrichir les collections départementales.

Si vous souhaitez donner un objet, un document, un ouvrage ancien qui datent des années 1900-1920 et sont relatifs à la guerre 1914-1918, rapprochez-vous de l'équipe du musée (03 23 25 14 18 ou caverne@cg02.fr). Un modèle de lettre d'intention de don vous sera envoyé, ceci afin que le don soit officiellement accepté par les élus du Conseil général de l'Aisne.

© FX Dessirier/Conseil général de l'Aisne



16

Visiteurs sur la terrasse du musée.

Alphonse Hanras qui n'avait pas été à la guerre au motif d'exemption fut le premier, au début des années 1920, à faire visiter la Caverne du Dragon. Itinéraire d'un Breton qui, à la trentaine, devient chercheur de cuivre au Chemin des Dames et artisan du tourisme de mémoire au temps de la Reconstruction.

Alphonse Hanras, recycleur de cuivre et de mémoire

Debout jambes croisées, main droite appuyée contre le rebord du talus, visage fermé, regard rivé sur l'objectif, Alphonse Hanras pose dans l'escalier de l'entrée sud de la Caverne du Dragon comme il le ferait devant chez lui. Cette image d'un civil au seuil de la carrière rattachée avant-guerre à la ferme de la Creute circule sur carte postale dès le début des années 1920. Elle porte cette légende : CHEMIN DES DAMES - Entrée de la Caverne du Dragon "Drachenholthe".

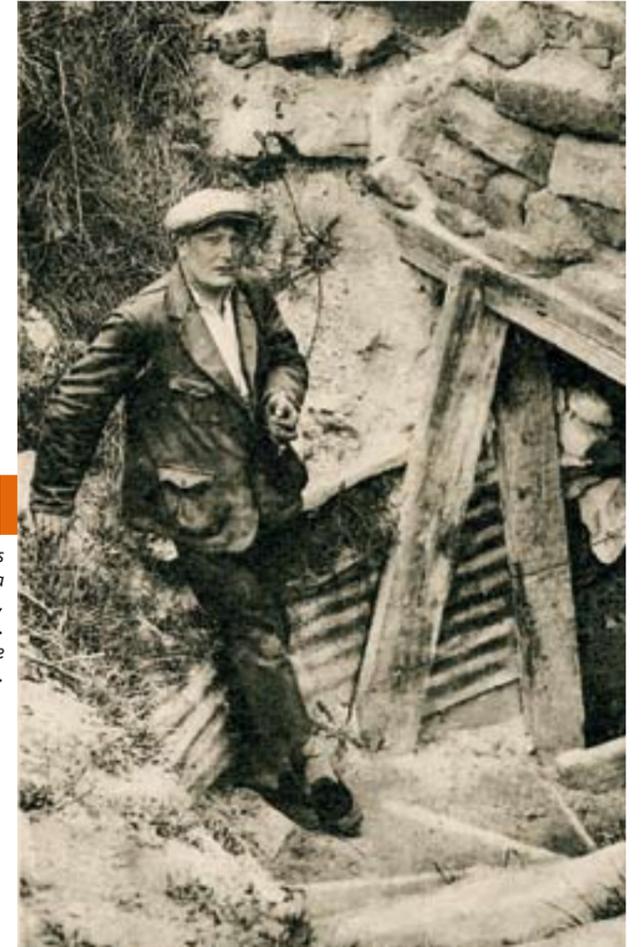
Avec sa veste de travail élimée, sa casquette à large visière, sa chemise ouverte, son pantalon à rayures, sa cigarette entre le pouce et l'index de la main gauche, la silhouette de l'homme devient rapidement familière sur le Chemin des Dames.

La mémoire locale a retenu d'Alphonse Hanras qu'il fut le premier, après-guerre, à accompagner les pèlerins dans le dédale souterrain de la Creute, qu'il exerçait le métier de ferrailleur, habitait Oulches-la-Vallée-Foulon où son épouse, Jeanne, tenait commerce d'épicerie, que le couple avait une fille, Jeanne-Marie, et que ce breton d'origine a transmis par la suite "sa charge de guide" de la Caverne du Dragon à Auguste Rogez, un enfant du pays de 19 ans son cadet.

Cette mémoire, succincte, est cependant loin d'épuiser toutes les questions que soulève l'itinéraire d'Alphonse Hanras. D'autant que pour la plupart, les témoins directs qui demeurent aujourd'hui ont connu l'homme d'après 1945. Mais pas celui de l'entre-deux-guerres.

Comment ce fils d'un maître-boucher, né à Landerneau (Finistère), au n°13 de la rue du Pont dans la soirée du 20 juillet 1892, se retrouve-t-il, la paix arrivée, au cœur de la zone rouge du Chemin des Dames ?

Il a alors autour de la trentaine. Et c'est là - lui qui n'a pas combattu pour motif d'exemption - qu'il va construire sa vie professionnelle à partir d'activités largement tributaires de l'héritage de la guerre. Si comme le suggère Roland Dorgelès (1), les années 1920 sur le territoire de l'ancien front ressemblent à un "Far-West", le parcours d'Alphonse Hanras peut y être interprété comme celui d'un pionnier.



Alphonse Hanras sur le seuil de la Caverne du Dragon, années 1920. Coll. départementale Caverne du Dragon.

Laon

Sa présence dans l'Aisne est attestée à partir de 1920-1921. Outre la carte postale évoquée plus haut (2), un certificat de la Société de construction d'embranchements industriels (SEI), établi le 19 juillet 1921, indique qu'il est employé à Laon sur les chantiers de l'entreprise depuis le 6 janvier 1921, en qualité d'agent réceptionnaire.

Le certificat - visé par le commissariat de police - est requis pour l'établissement des formalités d'état-civil nécessaires au mariage.

En effet, le 3 septembre 1921, à 11 heures en mairie de Laon, Alphonse Hanras épouse Jeanne-Laurence Drezen, 33 ans, originaire de Bretagne comme lui.

Le couple déclare habiter rue de Besny à Laon. Mais l'agent chargé de constituer le dossier d'état-civil, n'est manifestement pas convaincu de la domiciliation de la jeune femme, qui note sur un bordereau :



1. Le Réveil des morts, Albin Michel, 1923.
2. Carnet de cartes postales, collection L'Aisne dévastée, série 2, Le Chemin des Dames et Craonne, Hurtebise, Plateau de Californie, Berry-au-Bac. B. Nougarede & H. Lestrat - Soissons. Coll. dép.

L'exemption

Les papiers militaires ne donnent aucune explication sur l'exemption d'Alphonse Hanras en 1912. Mais il est probable que celle-ci ait été motivée par une infirmité à la jambe. "Il était infirme d'une jambe. On le voyait passer sur son Vespa avec une jambe qui battait l'air", témoigne René Brisfert. Suzanne Chrétien, 83 ans, habitante de Vassogne, se rappelle qu'il avait "une jambe plus courte que l'autre. Il ne pouvait pas conduire sa voiture. S'il n'a pas fait la guerre, c'est sans doute rapport à cette infirmité".

“On gagnait plus à faire la ferraille qu'à travailler”

René Brisfert a quelques souvenirs d'Alphonse Hanras remontant à la toute fin des années 1940 et au début des années 1950, il avait alors entre 10-15 ans : “il achetait de la ferraille sur le Chemin des Dames et il récupérait les têtes de cuivre. C'était la ferraille qui venait des champs. Derrière l'attelage, le charretier s'arrêtait souvent pour extraire des munitions. Hanras allait au Poteau d'Ailles, à Malval, à La Royère devant les maisons d'ouvriers où chaque famille avait son tas de ferraille, il chargeait et ramenait à Oulches où il vidait sur une plateforme. Il démontait dans une grange et faisait des carrés différents séparant les matériaux. Il fallait démonter pour récupérer le “Chinois” (la tête en cuivre) sur les fusées de 75. Il séparait le cuivre rouge du cuivre jaune qu'il y avait sur les cartouches. L'activité se faisait d'octobre au printemps avant l'ensemencement, parce qu'après il n'était plus question de retourner les champs. Je crois qu'il vendait la ferraille à un transporteur de Braine. A l'époque, on gagnait plus à faire la ferraille qu'à travailler.

Deux autres personnes travaillaient pour lui, ils démontraient pour avoir à manger et du vin, du carburant comme on disait, en contrepartie. Il y en avait un qui logeait dans un réduit en dessous de la mairie, je me souviens qu'on était allé le taquiner une fois, on était gosse.

Hanras passait partout avec son Vespa, il allait même aux morilles. Au printemps, il faisait une grande cage avec du grillage dessus. On lui amenait des escargots pour avoir la pièce”.

Jeanne, l'épouse d'Alphonse Hanras en compagnie probablement d'ouvriers agricoles. Photo aimablement prêtée par Jeanine Chivot, la fille d'Auguste Rogez.



“l'adresse de cette demoiselle est inconnue par nous et les habitants du quartier de Besny”. De la même manière, ni Jeanne ni Alphonse ne figurent parmi les 18 268 individus dénombrés à Laon lors du recensement de population, au printemps 1921.

En fait, il est probable que la jeune femme était encore à ce moment-là établie à Lambézellec (3), sa ville natale où vient au monde, moins de neuf mois après la noce, Jeanne-Marie Hanras, fille unique du couple (4).

Alphonse Hanras est-il arrivé dans l'Aisne dans les bagages de la Société de constructions d'embranchements industriels ? A-t-il découvert le Chemin des Dames par ses contacts professionnels au moment où cette entreprise l'employait sur ses chantiers laonnais ?

C'est une hypothèse très vraisemblable. En 1912, lors de son recensement militaire il est officiellement domicilié à Landerneau et déclaré comme commis. Son père demande qu'il passe le conseil de révision à Paris (5).

Exempté, Alphonse Hanras a-t-il traversé les années de la guerre dans la capitale où il a pu, par la suite, se faire embaucher par la SEI ? L'entreprise y possède son siège, rue Taitbout (9^e arr.), et sa présence dans l'Aisne semble conditionnée à l'exécution de commandes ponctuelles sur ce territoire. Les deux témoins de son mariage avec Jeanne sont des collègues de la SEI. Comme si Hanras avait avec Laon des liens trop récents pour pouvoir choisir des témoins parmi sa population, hors de son cadre de travail.

Le Chemin des Dames

En 1926, la petite famille Hanras vit à Oulches-la-Vallée-Foulon au lieu-dit “le village” dans l'une des trois baraques provisoires acquises par la commune et désignées par des numéros dans

le registre municipal. La n°16 est habitée par un artificier dénommé Yves Kerbrat ; la n°18, de trois pièces, par Jules Boulanger, maçon ; enfin la n°17, composée de deux pièces, abrite les Hanras. Le 30 décembre 1926, le conseil municipal d'Oulches décide de louer ces logements, occupés à titre gratuit durant l'année 1926, au prix de 150 francs le deux-pièces et 200 francs le trois-pièces, les versements s'effectuant par semestre.

Le métier d'Alphonse Hanras est alors celui de récupérateur. Dans l'après-guerre, sur les territoires de l'ancien front, la récupération des métaux est une véritable filière économique. Les débouchés sont importants en raison de la rareté des matériaux et des besoins liés à l'effort de reconstruction.

Pour collecter cuivre et laiton sur les ex-champs de bataille et les revendre, il faut détenir des droits attribués par adjudication par les services du Préfet (services techniques de reconstitution). La publicité de ces attributions, qui se font par lots, est assurée par voie de presse (6). Les chercheurs de métaux qui agissent sans cette autorisation administrative font l'objet de poursuites judiciaires. Les journaux de l'époque fourmillent de comptes-rendus d'affaires de vols de métaux (7).

Dans les territoires dévastés où l'on manque de tout, la récupération est une activité de secteur primaire, comparable à l'extraction de matières premières. Alphonse Hanras en est un acteur très officiel. Il collecte devant les fermes du Chemin des Dames la ferraille extraite des champs, désosse et trie les matériaux pour les revendre par catégorie. Pour cause de rareté des métaux, la récupération est réputée être d'un bon rapport. En mars 1924, sur le Chemin des Dames le cuivre s'écoule à plus de 1 franc 50 le kilo (8).

3. Commune rattachée à Brest à partir de 1945.

4. Jeanne-Marie vient au monde le 10 avril 1922 à Lambézellec, en l'absence de son père, vraisemblablement resté dans l'Aisne. Elle décède à Reims le 20 décembre 2006.

5. Mention figurant sur les documents de recensement militaire conservés à la mairie de Landerneau.

6. Voir par ex. *Tablettes de l'Aisne*, 5 avril 1924, *Récupération des cuivres & laitons Avis d'adjudication publique*.

7. Voir notamment dans *Le Courrier de l'Aisne*, 1^{er} nov. 1924, *Les profanations de la zone rouge*.

8. *Tablettes de l'Aisne*, 5 mars 1924. *Paissy. La récupération*.

A la même période, les zones du front tirent quelques subsides du développement d'un tourisme de mémoire. Si celui-ci n'a pas grand chose à voir avec l'activité organisée telle qu'on la connaît aujourd'hui, il n'en est pas moins attesté, dès 1919, année où à Laon le Syndicat d'initiative envisage l'installation de panneaux pour identifier les sites de mémoire et inviter les pèlerins au recueillement.

Notabilité

Le chercheur de cuivre qu'est Alphonse Hanras fait aussi le “guide” à la Caverne du Dragon. Le site se trouve au-dessus de chez lui. Il le signale à la vue des automobilistes avec un écriteau portant la mention incitative : “intéressant à visiter”. Il procède à quelques aménagements pour en faciliter l'accès, installe des abris en tôle à l'extérieur pour l'accueil des visiteurs, édite des cartes postales dont certaines sont assorties d'un logo à l'effigie d'un dragon, bref au fil des années et dans la mesure de ses moyens, il développe une véritable offre.

Breton venu s'installer dans l'Aisne pour, sinon y faire fortune du moins se mettre à l'abri du besoin, Alphonse Hanras est un personnage emblématique et fascinant de l'entre-deux guerres au Chemin des Dames. Qu'il s'agisse du cuivre des champs de bataille, héritage matériel de 14-18, ou des sites et de la mémoire des combats qu'ils emportent, legs immatériel de cette même guerre, il sait tirer le meilleur parti d'un événement dont il n'a pas été lui-même acteur. Dans ce “Far West” il est avec son opportunisme et son sens des affaires une sorte d'aventurier des temps de la reconstruction.

Le 18 août 1945, est célébré en mairie de Oulches-la-Vallée-Foulon, le mariage de Jeanne-Marie Hanras, 23 ans, fille unique de Alphonse et Jeanne Hanras, avec René Fiquenel, chauffeur automobile, domicilié à Beaurieux, mineur autorisé par ses parents.

Quelques jours plus tôt, devant notaire, Monsieur Hanras avait offert en dot à sa fille une maison avec dépendances, située à deux enjambées de la provisoire n°17 occupée par la famille depuis les années 20. Cet ensemble en pierre, couvert de tuile avec grange et jardin, qu'il cède à la jeune ma-

riée, il l'avait acquis le 22 mars 1943 au prix de 20 000 F payé, selon le notaire d'alors, “en bonnes espèces ayant cours et billets de la Banque de France”.

En ce premier été de l'après-deuxième guerre, la vie d'Alphonse Hanras franchit une nouvelle étape.

Non seulement il est maintenant conseiller municipal de la commune, où il a été élu au mois de mai, mais voilà qu'en plus, il marie sa fille qu'il a bien dotée. L'aventurier des années 20 qui vivait avec femme et enfant dans une provisoire, le chercheur de cuivre, l'artisan des premiers temps du tourisme de mémoire, accède à la notabilité.

Damien BECQUART
avec le concours de Caroline CHOAIN

Alphonse Hanras sur le seuil de sa maison à Oulches-la-Vallée-Foulon. Photo Jeanine Chivot.



Alphonse Hanras, au premier plan à gauche sur une carte postale éditée par ses soins au début des années 1930. Sur le chemin à l'arrière-plan, peut être sa fille Jeanne. Photo Jeanine Chivot.

Métiers

Commis au moment de son recensement militaire en 1912, agent réceptionnaire en 1921, comptable en 1922, récupérateur en 1926, épicier en 1943, négociant puis commerçant en 1945... Alphonse Hanras, décédé à Oulches-la-Vallée-Foulon à l'âge de 66 ans, le 18 décembre 1958, a pratiqué et déclaré de nombreux métiers au cours de sa vie.

La piscine, les totos Les combats dans le noir...

Les combats au corps à corps dans le noir à l'intérieur de la carrière, la “piscine” à côté du puits dans laquelle les soldats se débarrassaient des “totos”... Quelques-uns des récits et des mythes sur la vie des soldats dans la Caverne du Dragon durant la Grande Guerre ont été construits à l'époque où Alphonse Hanras en était le guide. Les légendes les plus à même d'impressionner le visiteur, appuyées par une mise en scène jouant sur l'effet produit par la pénombre, étaient déjà en place au moment où Auguste Rogez a repris le flambeau des visites. Abel Hanon, 86 ans, ancien cultivateur de Corbeny se souvient avoir visité la Caverne avant 1940 : “près du point d'eau, il prenait un gamin et parlait des “totos”. C'était incomparable. Il disait qu'à cause du noir, le “boche” tuait aussi bien le “boche” que le Français”. Yvette Bécret, 78 ans, habitante de Beaurieux évoque l'émotion que suscitait la visite vers 1950 : “avec sa lampe à carbure, en parlant tout doucement, il racontait la bataille entre Français et Allemands”.

La prise de la Caverne du Dragon, le 25 juin 1917, est un succès dont la presse impose un récit tronqué : la reddition de 300 hommes de la garnison allemande serait due à la seule force de persuasion de l'aumônier et du médecin-major du 152^e RI. Quarante-deux ans plus tard, un officier du régiment veut en finir avec la légende.

“La simple vérité” du Capitaine Paul Thomas

En mai 1959, le colonel Paul Thomas envoie à Paul Boucher, président national des anciens combattants du 152^e Régiment d'infanterie, un récit de la prise de la Caverne du Dragon.

Ancien capitaine commandant la 10^e compagnie du 3^e bataillon du 152^e RI qui a participé au combat, Paul Thomas entend par ce récit rétablir ce qu'il estime être la “simple vérité”, et rendre “à chacun le mérite qui lui revient”. Il veut montrer que les faits menant à la reddition de la garnison allemande sont très différents de la version légendaire colportée par la presse, laquelle a fini par accéder au rang de version officielle.

Le colonel Thomas décrit minute par minute la progression des attaquants et le déroulement des combats. Précis, il cite les noms d'assaillants, décrit leur rôle dans la bataille et invoque les témoignages de plusieurs soldats.

Alors que l'armée française subit encore les soubresauts de la crise morale née de l'échec du 16 avril 1917, cette victoire locale est une aubaine pour la presse parisienne en mal d'événements victorieux. Dans le rapport qu'ils font de l'épisode, les journaux héroïsent littéralement le brancardier aumônier Jean Py et le médecin-major Duchamp.

Les deux hommes seraient parvenus, sans arme et en avançant avec un crucifix pour l'abbé Py, à faire “trois cents prisonniers allemands”. Paul Thomas, qui était lui aussi présent sur les lieux, soutient que d'autres combattants français ont contribué à cette reddition mais que leurs noms n'ont pas été retenus par l'Histoire.

Le 25 juin 1917, à la suite de violents combats autour des différentes sorties, la garnison allemande se retrouve bloquée à environ 14 mètres sous terre. Les soldats français, tenant certaines entrées, investissent la carrière souterraine qu'ils ne connaissent pas. Le contact est établi avec les Allemands pris au piège. Après discussions avec ces derniers, les sergents Crouvezier, Bourgeois, les caporaux Joly, Sauzer, Cavalier et les soldats Huguenin, Reboul, Boissard, le brancardier Delfour sont à l'origine de la capture de 114 soldats allemands assure, notamment, le colonel Thomas. On sait aujourd'hui, par ailleurs, que sur le flanc ouest de l'attaque, le sergent Plissonnier du 334^e RI a capturé 22 combattants.

La réalité que décrit Paul Thomas est donc singulièrement différente de la légende. Le colonel, contrarié par ce décalage, s'en prend à ceux qui auraient cherché à se voir

reconnaître le mérite d'un succès qui, à ses yeux, revient au premier chef aux tués et blessés, soldats et officiers du régiment : “ainsi donc, écrit-il ironiquement, il a suffi à deux ou trois hommes du service de santé de quitter leur poste sur le champ de bataille, probablement sans ordre, de prendre la tête d'une colonne par un, de près de trois cents prisonniers, capturés effectivement en quasi-totalité par les combattants des premières lignes et, en l'absence de ces mêmes combattants, de se présenter au P.C. du colonel en tête de colonne, de raconter la capture en s'octroyant le mérite pour que tout l'honneur de celle-ci leur soit attribué”.

Paul Thomas ajoute que, dans les jours qui ont suivi l'épisode de la prise de la Caverne, l'infirmier Py et le Médecin Duchamp sont devenus l'objet des moqueries des soldats survivants. Ils quittent d'ailleurs tous les deux le bataillon : “devant les légitimes réactions des combattants du dragon, le commandement avait jugé prudent de ne pas maintenir ces deux hommes du III/15-2 où, hélas, ils venaient de se faire juger”.

Yves FOHLEN

“La mort tient une riche récolte”

Du 20 au 25 juin 1917, la compagnie de mitrailleuses du lieutenant Nehrlich, du régiment d'infanterie n°57, défend les abords de la Caverne du Dragon. Le carnet de cet officier westphalien témoigne de l'âpreté des combats qui aboutissent à la prise de la carrière par les Français.

Jeudi 20 juin - “La Caverne du Dragon est très vaste. Elle peut contenir à peu près un bataillon. Nous y arrivons par une entrée au Nord. Devant cette entrée, il y a une barricade où sont dissimulées deux de nos armes avec un projecteur pour faire échec à une attaque nocturne. Ici, nous passons six jours.

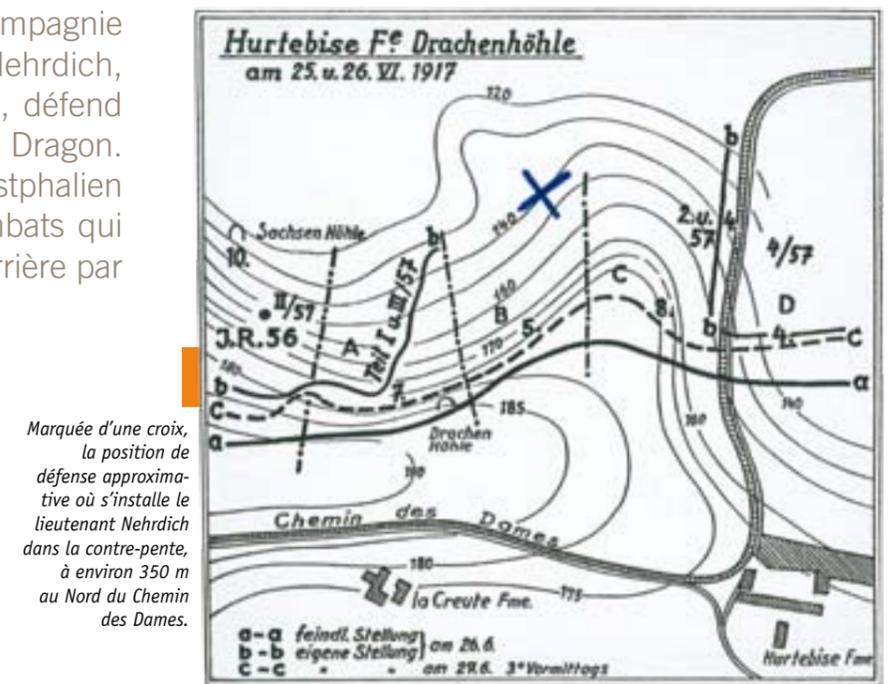
Mon lit, que je partage avec un camarade bavarois, est une planche, l'oreiller, un sac de légumes. Dans la nuit je suis pris de frissons mais cela ne persiste pas. Un camarade me passe une gourde avec de l'Epi (1). Une solide gorgée me remet sur mes jambes”.

Jeudi 21 juin - “Dans l'après midi, l'entrée nord reçoit des tirs d'obus français mais reste encore utilisable”.

Vendredi 22 juin - “A midi, l'équipe de la mitrailleuse 1 et celle de la mitrailleuse 2 reçoivent l'ordre de quitter la Caverne du Dragon pour prendre position sur le coteau (2). Les 11^e et 12^e Compagnies doivent aussi sortir. L'entrée est franchie et nous glissons dehors. Nous sommes affectés à la 12^e Compagnie. Je dois rechercher une position pour mon arme et trouver un abri. (...) La 11^e Compagnie et la mitrailleuse 2 se trouvent sur notre gauche sur la crête. Le 1^{er} Bataillon est en position sur la hauteur, en dessous se tient la réserve qui a pour ordre d'agir en cas de percée adverse. Ma mitrailleuse et la mitrailleuse 2 sur le flanc gauche couvrent la contre-pente de la hauteur (...) Les Français bombardent avec des obus lourds la crête et les entrées nord de la Caverne du Dragon. Au point d'impact, les obus projettent à cent mètres de haut de la terre et de la fumée. Au début les tirs ne viennent pas sur nous”.

Samedi 23 juin - “Nous sommes sous leur feu. Heureusement, un défilement de terrain nous protège car nous nous trouvons sur la contre-pente raide au Nord. Sinon leur artillerie nous aurait petit à petit. Maintenant, les Français tirent sur toute la position du Régiment avec des mines et des obus lourds. J'avais construit avec tout le matériel disponible un abri, ou plutôt une “niche” qui est peu profonde mais qui m'a sauvé la vie”.

Lundi 25 juin - “Le bombardement devient plus intense la vallée et la crête sont enve-



Marquée d'une croix, la position de défense approximative où s'installe le lieutenant Nehrlich dans la contre-pente, à environ 350 m au Nord du Chemin des Dames.

loppées par la fumée des explosions. Vers 5 heures (3), les tirs augmentent et, à 7 heures (4), les Français attaquent. Ils s'emparent de la crête au-dessus de la Caverne du Dragon. Dans notre secteur l'attaque est arrêtée. En quittant le couvert de l'abri, deux servants de mon arme sont blessés par des éclats de bois après l'éclatement d'un obus sur l'avant. Ma gamelle qui se trouvait sur la paroi arrière de l'abri est trouée. Je ne suis pas amoché. La blessure de Mähler est si grave qu'il ne peut plus participer au combat. Il insiste pour ne pas être évacué.

Notre mitrailleuse (...) empêche les Français de progresser (...) Nous gagnons avec notre mitrailleuse la hauteur où combat la 12^e Compagnie. De là, nous tirons dans les rangs ennemis, quand ils se rapprochent nous jetons des grenades à main. Leur attaque est stoppée. Je me déplace (...) près de mon ancienne position pour garantir la couverture du terrain car, de la hauteur, au-dessus de la Caverne du Dragon des tirs français mettent en danger notre flanc gauche (...) J'engage par de courtes rafales le combat avec une mitrailleuse française. Comme sa position est plus haute, je n'arrive pas à la neutraliser, mais son tir faiblit peu à peu.

La nuit tombe et le combat prend fin (...) Le chaos règne. Notre artillerie, nos mortiers, nos mitrailleuses, notre infanterie, tout a été bouleversé (...) La mort tient une riche récolte. C'est un miracle que j'ai été épargné. Pas loin de moi, mon chef de pièce a été grièvement blessé au dos et à l'épaule. Par nécessité il reste là jusqu'au matin. Je l'emmène alors avec deux hommes au poste

de secours de la Sachsenhölle (5). C'est une triste tâche. Il est mort le matin suivant. Plus tard, deux autres servants de son équipe sont blessés. Seul un de ses hommes est indemne (...) Notre mitrailleuse, hors d'usage, n'a pas été ramenée. Au pied de la crête sont restées, inutilisables, nos mitrailleuses 3 et 4. Les servants de la 3 sont tous blessés, un de la 4 est aussi blessé.

Le résultat du jour est que les Français ont pris la Caverne du Dragon”.

Extraits traduits par Yves FOHLEN d'après l'historique du régiment d'infanterie n°57 (Westphalie) dans la guerre mondiale 1914-1918, colonel Hermann Castendhk, 1936.

Visages de soldats

Sur le Mémorial virtuel du Chemin des Dames, figurent les identités de soldats tués dans les combats aux abords de la Caverne du Dragon entre 1914 et 1918. Nous publions ici trois portraits.

Voir aussi notre dossier sur www.chemindesdames.fr

Le 1^{er} classe Raoul RANGHEARD (4^e régiment de zouaves de marche), natif de Torcy (Seine-et-Marne), tué à l'âge de 32 ans, le 12 octobre 1914, à la ferme de la Creute. Inhumé dans la Caverne du Dragon.



Le soldat Jean CAULOUBIE (34^e RI), natif de Saunacq-et-Muret (Landes), ayant participé à la bataille de la Creute, tué à l'âge de 36 ans, le 25 janvier 1915, à Oulches.



Paul CASTERA et sa famille. Soldat 1^{er} classe (18^e RI) ayant participé à la bataille de la Creute. Jardinier, natif de Carresse (Basses-Pyrénées), tué à l'âge de 34 ans, le 25 janvier 1915, à Craonne.





Le comptoir d'accueil, lieu du premier et du dernier contact des visiteurs avec le musée.

Agent d'accueil depuis dix ans, Hélène Béguinot sait que le visiteur vient souvent chercher à la Caverne du Dragon un peu de "son histoire". Avant le guide elle prépare la visite, après, elle la ponctue.

La Caverne d'Hélène

L'instant qu'elle guette, c'est celui-là : "quand ils remontent et qu'ils disent : "on voit ce qu'il a vécu, on comprend pourquoi il nous parlait de 14-18". Parfois les larmes ne sont pas très loin". "il", c'est un grand-père, un grand-oncle, un arrière grand-père sur les traces duquel "ils", les visiteurs, sont venus.

Hélène, derrière le comptoir, son large sourire et ses yeux bleus comme sur les photos, les accueille, leur délivre un billet et quelques conseils : "il fait 12°, c'est très humide en bas, pensez à prendre un pull (...). Le sol est en terre battue, il est bosselé, attention où vous posez les pieds". Entrée en relation. Hélène Béguinot est le premier médiateur avec lequel le visiteur du musée du Chemin des Dames entre en contact, sitôt franchie la porte vitrée. Son rôle est décisif, elle le sait, comme elle le sait dans l'ombre. De la première impression du visiteur dépend le dialogue qui s'instaure après la visite, quand, remonté de la grotte, il fait partager son émotion et raconte, sur le mode de la confiance, un souvenir familial.

Toute la Caverne d'Hélène est dans ces petites histoires, ces petits moments d'échange. Ce n'est pas l'Histoire avec un grand H mais la relation à l'autre qu'elle engendre. La Grande Guerre n'est pas une passion, il s'en faut : qu'est-ce qu'une dame de 57 ans à l'instinct maternel à fleur de peau pourrait

bien faire ou dire de cette montagne d'hommes ?

Comme pour beaucoup, 14-18 est d'abord pour elle un souvenir d'écolier avant de devenir, par la suite, un hasard de la vie familiale et professionnelle. "Maman était aide-soignante, mes sœurs sont dans le médical, je n'étais pas destinée à cela", confie t-elle.

Années 1980, le mari d'Hélène est dans l'audiovisuel. La Caverne époque Souvenir Français le fait travailler. Il y installe le premier projecteur de diapositives, et - déjà - "les lampes tombaient en panne à cause de l'humidité". Il réalise également un film publicitaire et des cassettes audio pendant qu'elle s'occupe "de la paperasse de l'entreprise". C'est ainsi que la Caverne entre subrepticement dans la vie d'Hélène qui s'installe à Oulches-la-Vallée-Foulon. Arrive avec la fin des années 1990, le projet d'aménagement muséographique porté par le Département de l'Aisne. Elle postule et, cette fois, c'est elle qui entre dans la carrière. Résumé fulgurant : "je suis arrivée le jour de l'inauguration du nouveau musée et je n'en suis jamais repartie !" C'était le 5 juillet 1999, "il y a dix ans. Je suis restée le premier été à la cafétéria puis j'ai été affectée à l'accueil".

Aujourd'hui, ses souvenirs accumulés forment une mémoire de l'histoire de l'établissement : tel(le) directeur(trice), tel(le) guide,

tel événement... même si elle ne peut en restituer une exacte chronologie. La conversation fourmille d'anecdotes. Pêle-mêle : l'éclipse solaire du 11 août 1999 et "plus de 1 000 personnes qui couchaient sur les pelouses à l'extérieur" ; les journées du patrimoine et "les gens en colère parce qu'on faisait payer l'entrée" ; la pièce de théâtre "Mémoire d'un rat jouée dans la carrière, les gens qui pleuraient en remontant"...

Il est arrivé que ce petit monde sur lequel elle veille, qui a pris une telle importance dans sa vie, suscite les plaisanteries de son entourage. S'il devenait trop envahissant à la maison, ses enfants lançaient : "enlevez les piles. Ça voulait dire qu'ils en avaient marre d'entendre parler de la Caverne".

A propos d'Hélène, le premier responsable de l'établissement, Jérôme Broun, disait : "elle est chez elle à la Caverne". Chez elle dans ce petit espace à l'interface du monde présent, où s'étale le panorama lumineux de la vallée de l'Aisne et du monde d'en-dessous, passé, pénombre, invisible à ses yeux et vers lequel elle envoie ses visiteurs, guettant l'instant de leur remontée.

Damien BECQUART

"Ma Caverne avait changé d'habits"

Cet après-midi du 26 mars 2009, je n'étais pas pèlerin solitaire sur le chemin des hommes de 1917, comme lors de ma précédente et dernière visite, le 17 avril 1991. J'étais artiste en tournée, invité par la Bibliothèque départementale de prêt à interpréter dans un village de la région de Laon mes "Histoires à mourir debout", spectacle constitué de récits de fiction autour des soldats de la Grande Guerre.

Je savais le Chemin tout proche, mais je n'aurais jamais osé demander que l'on m'y conduisit, tant pour moi la démarche était personnelle. Cependant, on me proposa une visite privée inopinée et c'est ainsi que je fus accueilli dans le nouveau bâtiment de verre et de béton.

Les commentaires étaient à la fois très sobres et précis, mes deux accompagnatrices me laissèrent de longs moments de solitude et de silence que j'appréciais. J'étais déjà dans la préparation de ma soirée, en phase de concentration et selon mon expression favorite pour exprimer cela : "je montais au front"...

En descendant les marches de béton, je regrettais l'étroitesse et la pénombre humide de l'ancien boyau d'accès... nostalgie, nostalgie... à chacun sa "madeleine de Proust"...

Guth Des Prez conteur-auteur depuis plus de 30 ans. Ses histoires de 14, françaises comme allemandes abolissent la frontière entre réel et imaginaire.



© Guth Des Prez

Les récits de poilu de son grand-père Désiré sont la mémoire première avec laquelle Guth Des Prez, conteur-auteur, façonne des "Histoires à mourir debout". En mars dernier, au détour d'une tournée, il est redescendu dans la carrière, serrant dans sa poche l'éclat d'obus qui avait blessé Désiré.

C'était il y a presque vingt ans et cela fait bien soixante ans que je suis à "la recherche du temps perdu".

Je remarquais alors le cintre ondulé de la voûte du plafond, rappelant la tôle des abris "Métro" et j'acceptais ce clin d'œil architectural comme un avertissement soulignant un mode d'expression au deuxième degré. A partir de ce passage-sas entre la réalité contemporaine du monde du dessus et les entrailles chtoniennes du monde souterrain, je ressentis comme une fragilité dans mes certitudes, j'acceptais sans enthousiasme, mais avec curiosité cette nouvelle convention d'approche.

Il faut dire que je n'avais pas vu en arrivant, les magnifiques et tragiques colonnes carbonisées, symbolisant les tirailleurs sénégalais. Signe de la préservation de la sacralité des lieux invitant chacun à s'y investir librement selon sa conscience et sa sensibilité, ces sentinelles auraient, si mes yeux les avaient rencontrées, éveillé mon attention sur le niveau de lecture proposé aux visiteurs et la prise de recul qu'il appelle.

Dès que j'ai eu retrouvé sous mes pas la terre battue, la tiédeur, les odeurs et la quiétude m'ont à nouveau envahi. "Ma" Caverne était toujours là, elle avait seulement changé d'habits. Les aménagements de circulation, les éclairages offraient du confort aux visiteurs et au fond de ma poche l'éclat d'acier, en me meurtrissant la paume faisait dire à Désiré : "pour un bel abri, c'est une chic cagna... un gourbi pépère !"

Les faisceaux lumineux montrant les graffitis et les inscriptions étaient judicieux et discrets. Chemin faisant, j'étais heureux de constater que "les autres" étaient enfin reconnus présents à l'appel dans leurs propres langues, que l'espace de lumière des mémoires enfouies les accueillait dans la fragilité de ses leurs vacillantes.

Ce n'est qu'autour de la table lumineuse, à la couleur des manches d'uniforme, où je n'ai retrouvé ni le kaki, ni le feldgrau... mais seulement des mains d'hommes de couleurs différentes occupées aux modestes tâches du quotidien, que la révélation eut lieu. L'instant était chargé d'affects. C'est là, sur les visages des deux jeunes femmes auxquelles je devais ce retour à la Caverne que je pris conscience que les temps avaient changé. J'avais vieilli avec mon culte du souvenir, mais l'émotion dégagée par les lieux était intacte. Le halo de la table lumineuse éclairait en contre-plongée ces deux beaux visages, soulignant les zones

d'ombre, creusant les traits, concentrant l'intensité des regards sur l'humble spectacle de ces mains d'hommes.

L'illusion s'imposait à moi... Elles avaient l'âge que les femmes de ces hommes avaient en 17 et une sérénité profonde m'envahit à cette vision d'humanité rayonnante et de paix.

Je pensais que la Caverne du Dragon, n'était pas celle de Platon et pourtant cet instant venait de briser les liens qui m'enchaînaient depuis si longtemps au spectacle des ombres. Aujourd'hui veillait, pour que cet hier ne soit pas demain.

par Guth DES PREZ

Pour recharger sa besace de marchand de contes, Guth doit retourner sur les traces de Désiré.



Le soldat Désiré Desprez

Né le 18 octobre 1895 à Néhou (Manche) (132° RI), il est blessé à quatre reprises notamment le 19 février 1917, à Braye en Laonnois, par éclat d'obus à l'épaule droite.

Sur www.chemindesdames.fr extrait de ses carnets de guerre dans le secteur de Braye en Laonnois.



Les ruines de la ferme d'Hurtebise photographiées fin 1914, début 1915 par l'officier d'infanterie allemand Rolf Crome.

Ce dernier composa un album intitulé "La Hurtebise" que nous présenterons dans notre prochaine édition. Collection départementale, Caverne du Dragon.

Repères

- **2 septembre 1914**, des éclaireurs allemands passent à la ferme d'Hurtebise où il réquisitionnent plusieurs chevaux (1).

- **Dimanche 13 septembre**, début de la bataille. Les Allemands sont à la ferme d'Hurtebise. Sur leurs conseils, la famille Adam s'abrite dans la cave.

- **Lundi 14 septembre**, la ferme est prise par les zouaves français.

- **Mardi 15 septembre**, "des éclats entament les toits" de la ferme.

- **Mercredi 16 septembre**, les obus se rapprochent. Gustave Adam n'obtient pas l'autorisation d'emmener le troupeau. Il refuse de tout abandonner. Anaïs Adam refuse à son tour de partir sans lui. La famille reste à Hurtebise.

- **Jeudi 17 septembre**, bombes incendiaires. 12 personnes réfugiées dans la cave. La cave accueille des soldats blessés. Des obus de siège tombent sur la ferme. A 9 heures du soir, la moitié de la ferme est en feu. Poursuite du bombardement dans la nuit.

- **Vendredi 18 septembre**, vers 9 heures le matin, un obus provoque l'écroulement de la maison et manque d'ensevelir la cave et ses occupants. Vers 9 heures le soir, les Adam sont décidés à quitter la ferme.

(1) Graine d'Histoire n°5 mars 1999, Guy Marival, Frédérique Pilleboue et René Courtois.

"Si vous avez encore des photographies d'Hurtebise surtout conservez-les", écrit Anaïs Adam, le 18 novembre 1914, dans une lettre adressée à son "Cher papa" qui demeure à Reims.

Deux mois plus tôt, le vendredi 18 septembre, à la nuit, Anaïs et Simonne, l'aînée de ses cinq filles (1), quittent la ferme familiale du Chemin des Dames, après avoir passé six jours et cinq nuits réfugiées dans une cave pour échapper aux bombardements. Elles s'en vont à pied dans le noir et en silence "car la sentinelle nous dit que les boches ne sont pas à 30 mètres". Un peu plus tard, avec le concours d'un charretier au service de la ferme (2), Gustave, le mari d'Anaïs, emmènera ses autres filles avant de revenir à la ferme chercher sa mère, Mme Adam.

Dernière à partir, Mme Adam doit être transportée. Agée, elle est épuisée physiquement et moralement par l'épreuve que la famille vient de vivre. "Quel malheur d'arriver à cet âge et de revoir une si terrible guerre", s'exclame Anaïs Adam faisant allusion au fait que sa belle-mère a connu, déjà, l'invasion prussienne de 1870.

Le récit d'Anaïs est écrit avec un recul de deux mois sur l'épisode qu'il raconte. Les Adam sont alors hébergés par un parent pharmacien à Fère-en-Tardenois (3), à une cinquantaine de kilomètres au sud du Chemin des Dames.

La lettre couvre quatre pages, dense, dans un style parfois télégraphique, comme si la cascade d'événements qu'elle rapporte l'imposait. Six jours, cinq nuits vécus tout près de la guerre, c'est un temps court et... très long. Confinée dans la cave, où elle s'est mise à l'abri le dimanche 13 septembre "d'après le conseil d'un boche" et "ne croyant pas à une bataille si triste et si longue", la famille attend. L'espoir suscité par la reprise de la ferme par les Français, le lendemain, est de courte durée. Le séjour souterrain se poursuit avec la bataille. Se nourrissant les premiers temps de quelques vieilles noix et d'un peu de pain, les Adam sont bientôt rejoints par des militaires français blessés. Au-dessus des

bombardements se font de plus en plus précis, détruisant progressivement toits, granges, bergeries, écuries et maison. Par intermittence, Anaïs remonte. Mais quand elle émerge du huis clos, c'est pour constater l'avancée inexorable de l'incendie, tandis que son mari Gustave va détacher ses bêtes et multiplier les sorties pour tenter de sauver ce qui peut l'être, dans un combat impuissant contre les flammes. Le temps s'écoule au rythme de la guerre, perceptible depuis la cave aux fracas et secousses des explosions, mais également vécue au contact des blessés et des zouaves qui défendent la place.

Restés pour ne pas abandonner la ferme et ce qui reste de ses animaux, les Adam finissent par se résoudre à la quitter quand le péril est trop proche.

Au moment du départ écuries, granges, bergeries et habitation sont complètement éventrés par les bombardements et le feu. L'état de ruine n'est plus qu'une question d'heures. Mais la famille est saine et sauve, tous sont vivants. Dès lors, le récit qu'écrit Anaïs deux mois plus tard est celui de l'agonie de la ferme familiale. Un foyer protecteur jusqu'au bout avec cette poutre qui, au sixième jour, se place en travers, empêchant "la maison du dessus", emportée par un obus, d'ensevelir dans sa chute la cave et ses occupants. Anaïs Adam confie à son "Cher papa" regretter de n'avoir pas emporté ses photographies d'Hurtebise.

Damien BECQUART

(1) Simonne, Thérèse, Elisabeth, Cécile et Annette. Selon Rémi Debraine, petit-fils de Simonne, Anaïs Adam est enceinte au moment où la famille quitte Hurtebise. Anaïs et Simonne partent avec Suzanne. S'agit-il du 2^e prénom de Thérèse, 2^e fille d'Anaïs ? La question se pose.

(2) M. Druon qui travaillait très vraisemblablement au service de la ferme d'Hurtebise.

(3) Information communiquée par Rémi Debraine.

Après la bataille de la Marne, des combats opposent Français et Allemands à l'Est du Chemin des Dames.

Avant de se résoudre à abandonner Hurtebise, la famille de Gustave Adam reste six jours dans une cave de la ferme tenue par les zouaves et bombardée par les Allemands. Episode raconté dans une lettre, en novembre 14, par l'épouse de Gustave.

Septembre 1914 : les derniers jours d'Hurtebise

[...] Le lundi la bataille continue [...] Vers le soir la ferme est prise, puis abandonnée un instant et enfin reprise par les Français (les zouaves). Jugez de notre joie, nous nous croyons sauvés.

[...] Mercredi [...] Voyant la situation s'aggraver Gustave demande à sauver son troupeau, son restant de chevaux et nos bœufs et vaches, mais à minuit moment du départ l'autorisation lui est refusée [...] Cette nuit aussi nous voulions partir, mais Gustave ne voulant nous suivre et abandonner tout, j'ai préféré rester craignant qu'il lui arrive malheur [...]

17 septembre jeudi [...] leurs bombes incendiaires arrivent et mettent le feu aux deux granges et bergeries. Aussitôt le Capitaine prévient Gustave qui va au péril de sa vie détacher ses animaux. Pour moi quels tristes moments ! Dans la journée il a été plusieurs heures parti allant au grenier des écuries et dessus les cuisines arracher les chevrons pour empêcher le feu de gagner. Hélas !... sacrifice inutile puisque la suite fut encore plus triste [...] Cette journée hélas ! beaucoup de blessés encombrant la cave puis les soldats viennent s'y réfugier et nous y sommes entassés dans les quatre places, puis les obus deviennent plus nombreux et entament un peu la maison et les écuries [...]

18 septembre - vendredi [...] Vers 9 heures un obus fait fondre la maison du dessus et cette fois elle dégringole dans la cave, heureusement une poutre se met un peu en travers sur le mur de dessus. Nous voici engloutis et une odeur de poudre nous asphyxie un instant, mais tous les soldats présents se mettent à l'œuvre et au bout d'une heure ½ l'entrée est dégagée suffisamment. Pendant ce temps nous sommes bombardés, toujours avec les obus de siège et d'une façon épouvantable, nous craignons à chaque instant d'être engloutis [...] La vibration est tellement grande que cela souffle les globes. Nos enfants pleurent, moi je tremble et tiens Gustave qui pleure en silence, les blessés gémissent et craignent eux aussi d'être engloutis. Enfin vers 9 h soir, après ces heures d'angoisses qu'il est impossible de dépeindre nous remontons, cette fois décidés à partir mais nos deux derniers chevaux sont sur le fumier tués. Gustave a été cherché à la Vallée chercher Mr Druon, on s'ennuie qu'il n'arrive pas et après avoir à tâtons pris quelques affaires, car il nous est défendu de prendre de la lumière, je pars avec Simonne, Suzanne [...]

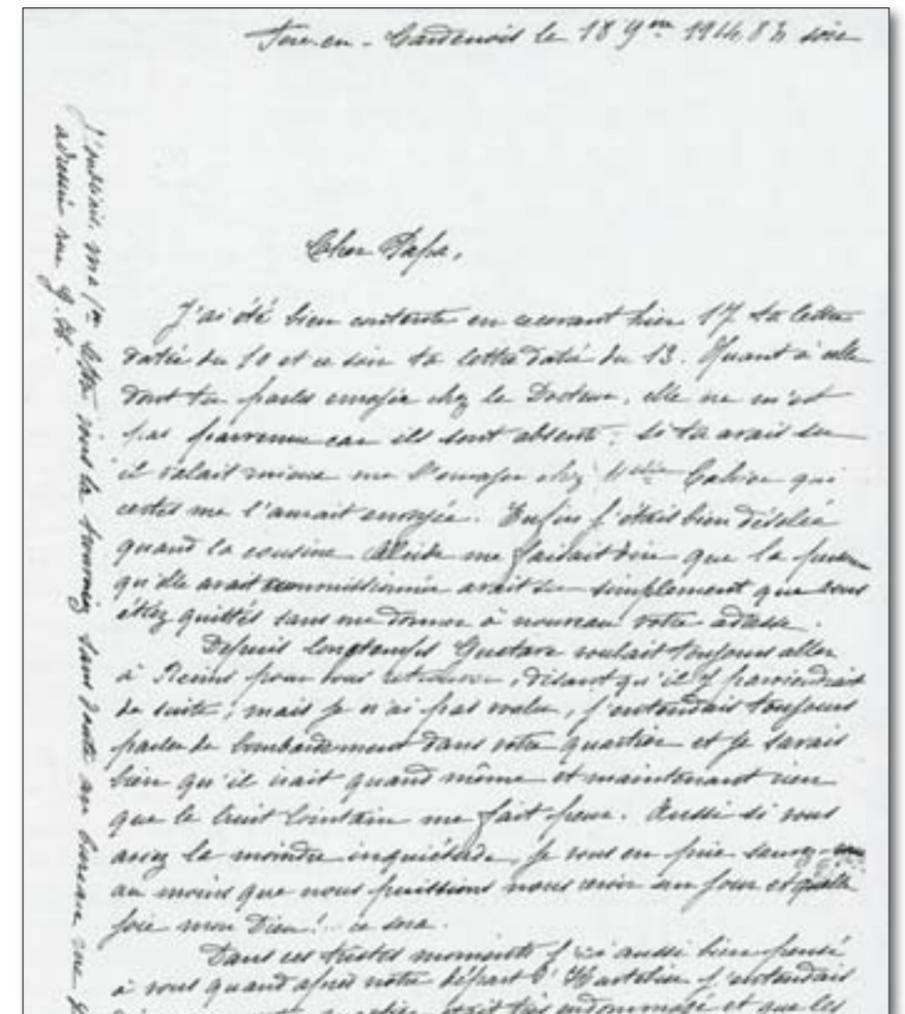
[Début de phrase manquant, probablement : Je pars sans voir...] et en silence, car la sentinelle nous dit que les boches ne sont pas à 30 mètres. [...] Nous voilà à la Vallée pas sans mal, la route est trouée, j'arrive chez Camille réveille Pharaon, qui court chez Eugène qui ne veut pas venir, à trop peur, à Oulches

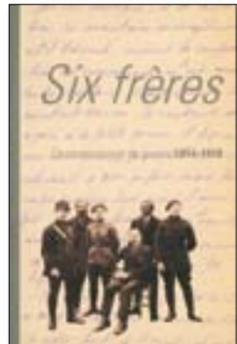
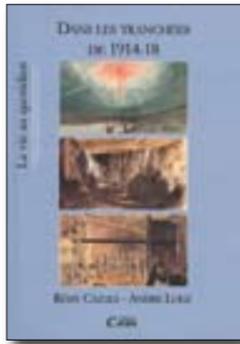
idem. Pendant ce temps sa femme nous fait chauffer du bouillon et nous mangeons du bon pain de ménage. Que cela nous a fait du bien depuis 48 h que nous n'avons rien. Les obus tombent toujours, nous nous mettons à la cave, tu penses que je suis bien tourmentée, bien triste, comment vont-ils sortir ? Enfin à 4 h Gustave arrive avec les autres enfants. Bonheur ! mais aussitôt tristesse il lui faut remonter Mme Adam est restée [...] Nous conti-

nuons notre route sous la pluie en traînant les enfants et les routes sont défoncées. Nous voici chez Mme Clotaire, tout le monde pleure. Enfin bonne personne aussi, malgré mes protestations elle nous fait chauffer du lait. Dieu que cela semble bon. De suite nous allons à la cave et puis vers huit heures, oh bonheur cette fois Gustave arrive avec la charrette et dessus Madame Adam...

Extraits publiés avec l'aimable autorisation de M. Rémi DEBRAINE, le concours de Noël GENTEUR et de Jean-Marie ADAM.

La lettre est publiée dans son intégralité sur www.chemindesdames.fr





CAZALS Rémy, LOEZ André,
Dans les tranchées de 1914-1918,
Pau, éd. Cairn, Coll. "La vie au quotidien" 2008, 297 p.

En 1967, Jacques Meyer publiait un ouvrage avec l'ambition d'éclairer la vie quotidienne des combattants dans la Grande Guerre. Les nombreuses avancées de la recherche intervenues depuis, et le recours à des sources nouvelles permettent aujourd'hui à Rémy Cazals et André Loez de préciser un certain nombre des éléments de la vie du soldat dans les tranchées.

Dès l'introduction, les deux auteurs interrogent la notion même de vie quotidienne à partir d'une question centrale : "comment" les soldats "parviennent à recréer ou instaurer une forme de normalité dans l'univers anormal du conflit ?" (p. 13)

Organisé en grandes parties au découpage clair (en substance : découvrir la guerre, combattre, s'adapter, représentations, résister, témoigner), le livre se lit aisément. Les nombreuses citations tirées de lettres ou de journaux de soldats connus ou moins connus, bien contextualisées, couvrent la plupart des aspects de la vie au front et mettent à mal quelques idées reçues : la distribution systématique d'alcool avant les attaques, les ordres d'attaque qui auraient toujours été suivis.

Ce travail constitue en somme une excellente introduction à l'étude de 1914-1918 et donne à lire certains témoignages saisissants, tel celui du sous-lieutenant Robert Trocmé : "Attendre la soupe ; attendre le jus ; attendre le pinard ; attendre la vague de la permission. Ces attentes-là sont assez calmes ; d'autres sont plus anxieuses : attendre l'attaque allemande ; attendre l'explosion d'une mine ; attendre le tir de barrage (...). Attendre l'heure H. Attendre les brancardiers. Mais une grande attente les englobe toutes ; monotone, tenace, inlassable : attendre la fin de la guerre." (p. 139) Un riche index des témoins cités complète l'ouvrage. ■

RICARD Bruno (dir.),
Six frères.
Correspondance de guerre de Jean, Paul, André, Pierre, Marc et Henri Bouchet, 1914-1918, Archives départementales de l'Oise-In Quarto, 2008, 385 p.

A l'occasion du 90^e anniversaire de 1918, les Archives départementales de l'Oise ont publié la correspondance de six frères d'une famille de Creil, retrouvée à Bruxelles et qu'elles ont acquise. Constituée de plus de 1000 lettres écrites entre 1914 et 1918, cet ensemble dessine six parcours différents dans la Grande Guerre. Seules 300 lettres sont ici publiées. Paul, le troisième enfant de la famille, est porté disparu dès le 29 août 1914 à la bataille de Guise. Sa famille espère son retour jusque 1917. André connaît aussi une guerre courte : blessé et partiellement invalide, il est démobilisé début 1915. Le plus âgé, Jean, prisonnier en avril 1915, raconte la mort d'un Allemand en décembre 1914 : "j'ai commis le crime d'en tuer un, je n'ose me vanter d'un tel geste, j'ai fait mon devoir puisque j'ai protégé et sauvé en quelque sorte la vie d'une vingtaine de camarades." Pierre, resté le plus longtemps au combat, mis à la disposition de l'aéronautique fin 1916, envoie des photographies qu'il réalise avec son appareil de poche, photographies aujourd'hui perdues. Malade, il revient au front en avril 1918, est promu lieutenant, et tué en combat aérien en août 1918. Marc entre à l'École de liaison et de radiotélégraphie et termine la guerre en Belgique. Henri, mobilisé en avril 1917 dans un régiment d'artillerie lourde, rentre passer ses examens d'ingénieur en juin 1917.

L'ouvrage est constitué de la transcription des lettres des frères, comme autant de récits croisés qui suivent l'ordre chronologique de la guerre. Chacun s'interroge et interroge les proches sur le devenir des autres. Selon qu'il est adressé à un frère revenu du front ou aux parents et sœur, le courrier ne contient pas les mêmes mots.

Un lexique utile du "vocabulaire des tranchées" complète ce bel ouvrage. ■

BONNEAU-DARMAGNAC Marie-Christine, DURDON Frédéric, HERVE Pierrick,
La Grande Guerre. Pour connaître, comprendre et enseigner les enjeux historiographiques des programmes d'histoire du secondaire, Poitiers, Sceren, CRDP Poitou-Charentes, coll. "Trait d'union", 2009, 89 p.

L'ouvrage *La Grande Guerre* est publié dans une collection qui ambitionne de faire le lien entre recherche et enseignement, théorie et démonstration au travers de séances d'enseignement. Outil de travail, il est pensé à destination de professeurs qui doivent faire comprendre à leurs élèves le premier conflit mondial en suivant un programme. Une partie de l'ouvrage sous la forme classique d'un livret fait le point sur les connaissances et les questions historiographiques dans un souci constant de précision et de concision. Y sont abordés la notion de guerre totale, le débat sur la ténacité des soldats souvent réduit aux termes de consentement versus contrainte, la question de la pertinence du concept de culture de guerre, les aspects mémoriels du conflit. Rappelant que le programme scolaire invite, au lycée, à initier les élèves à ces concepts et notions souvent difficiles, les auteurs, eux-mêmes professeurs, insistent sur le fait que le débat qui a cours autour de ces mêmes notions et concepts signe la vitalité de la recherche historique. Un Cd-rom propose des pistes de travail et des fiches pédagogiques pour le collège et le lycée. On doit noter que les fiches lycée proposent une étude de cas à partir de documents exclusivement consacrés au Chemin des Dames, "un espace touché par la guerre dès le mois d'août 1914", qui permet de traiter tous les aspects du conflit. Plus qu'un outil de travail vraiment bien fait, on doit dire que cet ouvrage est d'une lecture passionnante et souvent enthousiasmante tant les pistes de réflexions sont claires et bien amenées. [Lire l'entretien pages 2 et 3] ■

De mars à juin

De guerre lasse 1918 - La publication consacrée à l'année 1918, éditée par le Conseil général de l'Aisne en 2008 dans le cadre des commémorations du 90^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre, est mise en ligne fin mars sur le site Internet du Chemin des Dames : <http://www.chemindesdames.fr/pages/Brochure/1918/index.htm>

En souvenir - En avril, le capitaine Jean-Paul Delobel, officier traditionnel au 57^e Bataillon d'infanterie de Bordeaux, adresse quelques photos à la *Lettre du Chemin des Dames* d'une visite effectuée sur les traces du 57^e RI au Chemin des Dames, par les militaires de son unité.

Villages meurtris à Vauclair - A l'initiative des Amis de l'Abbaye de Vauclair, le site abbatial accueille les 11, 12, 13, 18, 19, 25 et 26 avril, une exposition consacrée aux villages meurtris du Chemin des Dames conçue par Daniel et Nelly Légié dans le prolongement de leur livre d'illustrations sur le Chemin des Dames. L'exposition est fréquentée par 1 200 visiteurs.

Mémorial de Cerny - Quatre-vingt douze ans après les combats du Chemin des Dames, quatre-vingts porte-drapeaux sont présents au Mémorial de Cerny-en-Laonnois, le 25 avril, pour la cérémonie officielle qui se déroule en présence du préfet de l'Aisne, Stéphane Fratacci.

16 avril - La journée du 16 avril à Craonne et Craonnelle rassemble plusieurs centaines de personnes. Les marches du matin et du soir sont bien suivies en dépit d'une météo exécrable. La Compagnie Azimuts donne *Chemin des hommes*, une création de théâtre de rue inspirée des poèmes d'Apollinaire, devant l'hôtel de ville de Craonne. La Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames inaugure ce jour-là sa nouvelle exposition temporaire, *Après la guerre, Aisne 1919...* Un groupe de sonneurs bretons accompagne en musique la mise en lumière du cimetière militaire de Craonnelle.

Teilhard de Chardin - Deux journées sont consacrées à Pierre Teilhard de Chardin, les 2 et 3 mai à Paissy, avec notamment l'inauguration d'une plaque commémorative, une exposition et une conférence. Une manifestation co-organisée par la mairie de Paissy, la Fondation Teilhard de Chardin, l'Association des Amis de Pierre Teilhard de Chardin, et le Centre Teilhard de Chardin de Lille. Teilhard de Chardin, Caporal au 8^e régiment de zouaves, déjà prêtre mais pas encore jésuite, futur théologien et paléontologue était sur le Chemin des Dames en avril 1917.

Jean-Louis Lasplacettes - Le nom de Jean-Louis Lasplacettes, soldat du 18^e RI, fusillé à Maizy (Aisne), le 12 juin 1917, est ajouté sur le monument aux morts de sa commune de naissance, le village d'Aydius (64), sur lequel il ne figurait pas. A l'initiative de sa petite-nièce, Martine Lacout-Loustalet et de la municipalité, un hommage officiel est rendu, le dimanche 17 mai, à ce combattant de la Grande Guerre, exécuté pour sa participation à une mutinerie à l'arrière du Chemin des Dames. Lors de la cérémonie, à laquelle participe, en grand uniforme, le sous-préfet de l'arrondissement d'Oloron Sainte-Marie, est dévoilée la plaque commémorative complétée du nom de Lasplacettes. Une délégation du Conseil général de l'Aisne s'associe à cet hommage au cours duquel sont successivement données la sonnerie aux morts et la chanson de Craonne. Dossier complet sur www.chemindesdames.fr

Chicago à la Caverne - Le 29 mai, vingt-trois étudiants de l'Université de Chicago visitent la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames. La découverte du lieu et l'évocation des combats du Chemin des Dames les impressionnent fortement.



Caverne du Dragon/ Musée du Chemin des Dames

Samedi 8 août et samedi 29 août : visites thématiques du Chemin des Dames

A l'occasion des 10 ans de la scénographie de la Caverne du Dragon, en partenariat avec l'Été du Conseil général, découverte du Chemin des Dames en compagnie d'un guide.

Durée : deux heures / Circuit en car.
Départ : 14h30.

Thème de visite, 8 août :

1914, quand la guerre s'enterre.

Thème de visite, 29 août :

Sur les traces de la Reconstruction.

Participation aux frais :
6 € / 3 € tarif réduit.

Réservation obligatoire par téléphone (03 23 25 14 18) ou en ligne sur le site www.caverne-du-dragon.fr

La lettre d'information du Chemin des Dames est éditée par le Conseil général de l'Aisne / numéro 16 / été 2009.

Directeurs de la publication :

Yves Daudigny, Philippe Mignot.

Rédacteur en chef : Damien Becquart.

Comité de rédaction : Damien Becquart, Anne Bellouin, Caroline Choain, Yves Fohlen. Assistante : Karine de Backer.

Conception graphique : Christian Jomard.

Contributions : Yann Périchaut (album d'Hurtebise), Sébastien Boucher (info croquis Nougarede) / Remerciements particuliers : René Brisfert et Jeanine Chivot (habitants de Oulches-la-Vallée-Foulon), Aude Rœlly et Jean-Christophe Dumain (Archives départementales de l'Aisne), Bruno Corre (Archives départementales du Finistère), Danièle Barra (maire de Oulches-la-Vallée-Foulon), les services d'état-civil des communes de Laon, Brest et Landerneau, Philippe Le Du (directeur des services fiscaux de l'Aisne) pour leur aide aux recherches sur Alphonse Hanras ; Anne-Bernade Séguéla (affaires culturelles, ville de Montauban) musée de la Résistance et de la Déportation de Montauban pour le prêt des croquis du capitaine Nougarede.



Renseignements :

mission Chemin des Dames/Familistère de Guise missionchemindesdames@cg02.fr
Imprimerie : Suin / Tirage 6 000 ex.

Prochaine édition (octobre 2009) /

Le Chemin des Dames d'Alfred Dreyfus / Vauclair : l'abbaye revit en 3D sur Internet / Hurtebise : l'album photo de Rolf Crome...



Tout l'été

exposition temporaire gratuite,
Après la guerre, Aisne 1919...

Une évocation des premiers temps de la reconstruction sur le Chemin des Dames et dans l'Aisne. Tous les jours de 10 à 19h.

Visite guidée de la Caverne du Dragon.
Durée 1h30.

Départ des visites : toutes les demi-heures de 10h à 12h et de 13h à 17h30.

Tarifs : 6 €, adultes ; 3 €, pour les 6-18 ans et les demandeurs d'emploi ; pass famille, 15 € (jusqu'à 4 enfants).

Les visites du Fort de La Malmaison sont suspendues jusqu'à nouvel ordre, la sécurité du public ne pouvant être garantie à la suite des nombreuses chutes d'arbres provoquées par un récent orage.

Pour un point complet sur les tarifs de groupe, pour réserver, contacter la Caverne du Dragon, **Musée du Chemin des Dames.**

RD 18 - Chemin des Dames
02160 Oulches-la-Vallée-Foulon
Tél. 03 23 25 14 18
www.caverne-du-dragon.fr

Abbaye de Vauclair

Programme des activités proposées à Vauclair par l'Association des Amis de Vauclair

> les 5 et 6 septembre, rencontre à Vauclair avec l'Ordre des Templiers hospitaliers du Pic du Jour, manifestation en costumes, Moyen-Age.

> les 12 et 13 septembre, exposition botanique.

> les 10, 11 et 12 octobre, rendez-vous avec les champignons.

Renseignements complémentaires auprès de l'Association des Amis de Vauclair

Tél. 03 23 21 68 77

Fort de Condé

En juillet et août, ouvert tous les jours de 9h30 à 12h et 13h30 à 18h30. Visites guidées à 14h, 15h30 et 17h.

Jusqu'au 15 novembre, l'exposition de la Caverne du Dragon sur les Tirailleurs sénégalais est présentée au Fort de Condé.

En septembre, octobre et novembre, ouvert tous les jours de 9h30 à 12h et 13h30 à 17h30. Visites guidées à 14h et 16h.

Tarifs : 5 €, adultes / 3 €, 10-18 ans / gratuit pour les moins de 10 ans.

Contact : 03 23 54 40 00

Fort de Condé - 02880 Chivres-Val.
www.fortdeconde.com

Coin photo

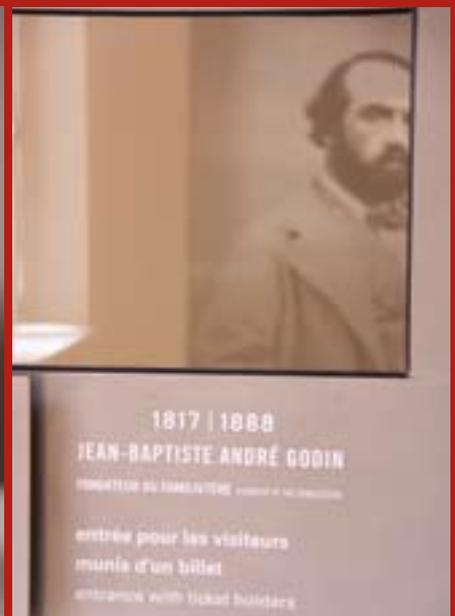
**Et pendant ce temps
au Familistère de Guise...**

L'appartement de Jean-Baptiste

André Godin, nouvel espace d'exposition ouvert en juillet 2009. www.familistere.com



Buste de Marie Moret,
compagne de Godin.



L'entrée de l'appartement,
le fondateur se tient derrière la porte.